

Giovanni Pascoli

## Myricæ, arbustes

traduit de l'italien  
présenté par Jean-Charles Vegliante

Un choix de poésies de D'Annunzio, tirées de son recueil *Alcyon* (1902) à peu près inconnu en France, a été présenté naguère dans *Poésie* n° 56 ; avec l'œuvre de Pascoli – et par d'autres aspects la meilleure part de celle de Di Giacomo, pour ne pas parler de certaines trouvailles métriques de Carducci – ces textes sont souvent considérés comme initiateurs d'un ton nouveau dans la poésie italienne, au moment du passage à *notre* contemporain : dont la tradition littéraire, en Italie, était restée longtemps coupée, pour des raisons qu'il serait trop long d'aborder ici sans caricature. (Comme le déclarait Montale, après tout l'Italie n'a jamais eu son Baudelaire.) – Aujourd'hui, c'est une anthologie du premier grand livre poétique de Pascoli, *Myricæ* (« Tamaris », éd. définitive 1900) qui est proposée, dans le même souci d'aggiornamento, nécessaire eu égard à la connaissance – au contraire assez bonne, depuis quelques années – des générations poétiques qui ont suivi (celles de Saba, Ungaretti, Montale, Bertolucci ou Luzi ou Zanzotto) – parfois même, au hasard des amitiés, des entichements et d'échanges bien compris, jusqu'à la plus récente.

Les traductions offertes à la lecture représentent également un reflet du travail effectué par un groupe de jeunes chercheurs de la Sorbonne Nouvelle, réuni autour des problèmes que pose la réception d'une littérature étrangère réputée proche : ce que j'ai appelé ailleurs, en essayant d'en appliquer l'idée à l'interprétation de domaines divers, le *presque-même* italo-français. À ces problèmes, que le décalage entre les Histoires littéraires de deux pays et le traditionnel déséquilibre France-Italie viennent redoubler, s'ajoute dans le cas d'espèce la difficulté stylistique et linguistique – à moins que ce ne soit l'inverse – propre à la littérature italienne au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles. Non par hasard, quasiment rien n'est disponible en français des productions en vers des trois ou quatre « inventeurs » de la poésie italienne contemporaine cités plus haut : où D'Annunzio et Di Giacomo incarmeraient assez bien les tendances complémentaires ou alternatives – avant les remises en jeu radicales de Gozzano, Palazzeschi ou Campana – de celles que nous illustrons avec Pascoli. Lesquelles – sans doute moins extrémistes dans leurs intentions que celles d'un Rebora – sont néanmoins, par l'ampleur du spectre employé et les allusions formelles à une *mémoire du poème* savante mais passée en « lieu commun » (populaire), au moins aussi complexes, stratifiées, opaques et contournées. Et très *gestuelles*, ainsi que chez un certain Belli également présenté dans cette revue. Avec, par ailleurs, des échappées et plongées dans le corps profond, local (donc narcissique), viscéral de la langue, ou des langues, et de l'idiolecte, et d'un jeu bien italien sur la variation – y compris morphologique –, touchant parfois aux figures de l'intraduisible. Sous ses dehors volontiers désarmées, Pascoli bascule alors du côté « obscur » de la poésie italienne, anticipant sans le vouloir Campana, Ferrara, Calogero ou Amelia Rosselli (cf. mon *D'écrire la traduction*, 1996, p. 212), en avance sur sa traduction même : il suffit de voir, plus loin, comment par exemple une muta « muette » parole, annonce *dans l'autre langue* le « mot » presque mutique, en effet, du français (*Un bruit*)... Là n'est pas le moindre intérêt, croyons-nous, des textes proposés à la lecture publique après être passés par le feu et les affres de leur réécriture en un code autre ; et finalement par le risque du passage, à travers une autre perception, assez consciente de son irrémédiable différence pour oser, çà et là, cet « écart » traductologique qu'est le véritable mot-à-mot.

J.-C.V.

## ORPHELIN

Tombe la neige à lents, à lents flocons.  
Écoute : un berceau, là, qui bouge à peine...  
Un bébé pleure, un petit doigt en bouche ;  
chante une aïeule, menton sur la main.  
L'aïeule chante : Autour de ton lit,  
c'est roses et lys, tout un beau jardin.  
Dans le jardin, le bébé s'endort.  
À lents, très lents flocons, la neige tombe.

## LA CHOUETTE

Noirs dans la lueur de la lune étaient  
les cyprès hauts, aiguilles de basalte,  
lorsqu'une ombre en bas s'élança, agile  
parmi les ombres :

trace rêveuse d'un envol de plumes,  
trace – douceur d'un souffle de velours –,  
passant les ombres fut dans la lumière  
pâle et figée ;

et les cyprès sur la déserte rive  
se dressaient comme de noires colonnes,  
rangés, portant chacun entre ses branches  
un nid qui dort.

Au-dessus de tant de vie endormie  
parmi les cyprès, à travers la lande  
voilà résonner l'aigre éclat de rire  
de la sorcière :

une aigre menace suivie peut-être  
de pépiements aussitôt étouffés,  
de cette vie nombreuse qui palpite  
dans les cyprès.

Mort, toi qui passes par le ciel profond,  
passes, les ailes veules comme un souffle,  
tes yeux ouverts dessus le triste monde  
tout endormi ;

Mort, la stridente alarme de ton rire  
seul agite l'ombre qui nous abrite  
silencieuse, et que l'alarme brusque  
fait sursauter ;

et, muette, quand tout semble dormir  
dans le bosquet, tremble encore le nid  
des vivants : sur l'air, comme trace encore  
reste ton cri.

#### DU HAUT DE LA BERGE

Pesanteur de midi sur la prairie.  
Pas d'aile, trace, ombre, dans l'azur et vert.  
Blanchissant de soleil, un fil de fumée  
monte et se perd.

À mon oreille mille sons tourbillonnent,  
comme les cloches d'un lointain troupeau ;  
et de l'azur semblent descendre les trilles  
de la calandre.

#### *Dall'argine*

Posa il meriggio su la prateria.  
Non ala orma ombra nell'azzurro e verde.  
Un fumo al sole biancica ; via via  
fila e si perde.

Ho nell'orecchio un turbinio di squilli,  
forse campani di lontana mandra ;  
e, tra l'azzurro penduli, gli strilli  
della calandra.

## LE HIBOU

Où était donc la lune ? car le ciel  
baignait en une aube de perle,  
et les amandiers, aurait-on dit,  
se dressaient pour mieux l'apercevoir.  
Il arrivait des éclairs – un souffle –  
du noir de nuages lointains ;  
des champs arrivait une voix :  
*hiou...*

Les étoiles scintillaient, rares,  
au travers d'un brouillard laiteux :  
j'entendais le roulis de la mer,  
j'entendais frémir les fourrés ;  
je sentais tressaillir dans mon cœur  
comme l'écho d'un cri disparu.  
Au loin résonnait le sanglot :  
*hiou...*

Sur la pointe des feuilles luisantes  
palpitait juste un soupir de vent :  
les sauterelles faisaient vibrer  
leurs fins petits sistres d'argent  
(tintements à d'invisibles portes  
qui peut-être ne s'ouvrent plus ?...) :  
et toujours cette plainte de mort...  
*hiou...*

## LAVANDIÈRES

Dans le champ moitié gris et moitié noir  
reste une charrue sans bœufs, qui paraît  
abandonnée, dans la vapeur ténue.

Et parviennent du bief, tous en cadence  
les bruits d'eau soulevée, les battements  
sourds, les cantilènes des lavandières :

Le vent souffle et déjà neigent les feuilles,  
et toi tu ne rentres pas au pays !  
Tu t'en allas. Comment je suis restée !  
Tout comme la charrue à mi-jachère.

## ORAGEUX

Un roulement sourd au loin...

Rouge l'horizon flamboie,  
en feu du côté de la mer ;  
d'un noir de poix sur les monts,  
traînées de nuages clairs –  
parmi le noir une ferme –  
une aile de goëland.

## VEILLE DE FÊTE

Ô maman, maman chérie, où est  
ma nouvelle chemise de lin ?  
Je l'ai cherchée parmi la lessive,  
sur le buis et sur l'aubépine.  
Tu gardes les mains sur tes yeux...  
Pourquoi ? tu ne sais pas que demain... ?  
*dinn ding dong, dinn ding dong.*

Les blancs villages se parlent, chant  
baigné d'une lumière de rose ;  
de l'ombre des montagnes sauvages  
parvient une volée joyeuse.  
Tu as les mains sur les oreilles...  
tu pleures ; et c'est fête demain...  
*dinn ding dong, dinn ding dong.*

Tu penses... Oh ! c'est vrai : la chapelle...  
combien d'années maintenant ? un soir...  
le bébé était froid, comme neige ;  
le bébé était blanc, de cire ;  
soudain on entendit la cloche  
(pourquoi ne semblait-elle pas loin ?)  
*dinn ding dong, dinn ding dong.*

Elle sonnait déjà pour la fête  
des anges ; le nouvel angelot  
dans le ciel volait à la même heure,  
– mais tu le voulais contre toi,  
auprès de nous, dans son berceau –  
tu criais ; et la cloche, là-haut...  
*dinn ding dong, dinn ding dong.*

## UN BRUIT...

## *Un rumore*

Une jeune fille... Ta main court,  
fait crisser le papier ; se cabre ;  
tes yeux cherchent alentour un mot.

Una fanciulla... La tua mano vola  
sopra la carta stridula : s'impenna :  
gli occhi cercano intorno una parola.

Et ce mot te vient de la muette  
lampe qui palpite : la plume  
aiguë a repris son bruissement.

E la parola te la dà la muta  
lampada che sussulta : onde la penna  
la via riprende scricchiolando arguta.

Cht ! un bruit... sur tes lèvres se pose  
la plume, ton pied balance... Qu'est-ce ?  
Rien : un ver, une porte qui vibre...  
Ah ! maman dort, et rêve... à ta noce.

St ! un rumore... ai labbri ti si porta  
la penna, un piede dondola... Che cosa ?  
Nulla : un tarlo, un brandir lieve di porta...  
Oh ! mamma dorme, e sogna... che sei sposa.

## MER

Penché à ma fenêtre, je vois la mer :  
les étoiles tournent, scintillent sur l'eau.  
Je vois des étoiles qui passent, des vagues :  
à l'appel d'un éclat un reflet palpite.

Et les vagues soupirent, la brise souffle :  
sur la mer s'est posé un beau pont d'argent.

Pont lancé par delà les étendues calmes  
pour qui es-tu fait ? montre-moi où tu mènes ?

## OH VAINES RÊVERIES

Près de l'âtre, où crépitent les myrtes  
et la brande, je rêve ou veille avec toi :  
je mange avec toi oseille et chicorée.

Quand soufflent sonores les rafales,  
j'apporte du foin odorant sur ma fourche  
et je vais voir mes bons ruminants ;

puis, avec toi... – Oh vaine rêverie ! C'est  
le temps où les cyclamens du bois fleurissent,  
l'écolier s'arrache à ses chères vacances  
et ressort l'imposant dictionnaire ;

le merle flûte, la bécassine siffle :  
et moi, je reprends à chanter mon latin.

## LE PETIT LABOUREUR

Il écrit... (grand-mère admire) : un beau labour,  
il conduit la charrue d'une lente main ;  
il sème avec sa petite bêche :  
le champ est blanc, noire la semence.

Labour en hiver : la semence noire  
perce en hiver, grandit au printemps ;

elle fleurit, et déjà le ciel de Mars  
tonne, et du talus sort le serpent.



## NUIT

## Notte

De jeunes filles, à leurs rouets bruissants,  
et la lanterne dore les blondes têtes ;

Siedon fanciulle ad arcolai ronzanti,  
e la lucerna i biondi capi indora :

les blondes têtes, les yeux noirs et brillants,  
se tournent bien souvent vers la fenêtre ;

i biondi capi, i neri occhi stellanti,  
volgono alla finestra ad ora ad ora :

attendon esse a cavalieri erranti  
che varcano la tenebra sonora ?

rêvent-elles de chevaliers errants  
qui franchissent les ténèbres sonores ?

Parlan d'amor, di cortesie, d'incanti :  
così parlando aspettano l'aurora.

Elles parlent d'amour, d'enchantements,  
de courtoisie – en attendant l'aurore.

(Édition critique suivie : G. Nava. Traduit de l'italien par :  
Laure Bénatouïl, Carina Boschi M., Julien Hauvuy,  
Béatrice Istria, Rossana Jemma S., Mathilde Lenoir,  
Judith Lindenberg, Iris Llorca, Antonella Mauri R.,  
Caroline Michel, Pascaline Nicou, Christine Reddet B.,  
Jean-Charles Vegliante) – juin 2000.